



ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ DE GUA.

JEAN-PAUL DE GUA DE MALVES, Prieur de Saint-George-de-Vigou, de la Société royale de Londres, Pensionnaire de l'Académie des Sciences, naquit en Languedoc, vers 1712, de Jean de Gua, baron de Malves, & de Jeanne de Harrugue.

Sa famille fut, comme tant d'autres, la victime des fausses spéculations & des opérations violentes qui ont donné au ministère passager de Law, une si triste immortalité. Il ne resta rien au baron de Malves de son ancienne fortune, & toutes ses terres de Languedoc furent vendues.

Témoin, dans ses premières années, de l'opulence de sa famille, & de l'événement qui la lui avoit ravie, M. l'abbé de Gua devoit être naturellement porté à regarder la médiocrité comme un malheur, & à chercher les moyens de se rapprocher d'un état dont les avantages avoient ébloui son enfance. C'est par-là sans doute que nous pouvons expliquer comment un homme désintéressé qui savoit supporter les privations, & à qui enfin un esprit profond & subtil, capable des plus grands efforts & de la patience la plus infatigable, offroit tant d'occupations attachantes & glorieuses, put cependant consommer une partie de sa vie à faire des projets pour s'enrichir, & n'en fut que plus malheureux.

Gentilhomme & prêtre, il pouvoit, en suivant la route commune, parvenir aux dignités ecclésiastiques; mais il aimoit les sciences plus que la fortune, & voyant avec douleur que le préjugé ou la politique les regardoit

comme dangereuses, ou feignoit de les mépriser, il partit pour l'Italie.

Il favoit que dans ce pays, aucune barrière n'empêche le mérite d'aspirer aux premières places, mais il lui manquoit ce dont le mérite y a besoin pour s'élever, cet art de se cacher, qui nous permet de nous montrer aux yeux des autres, dans chaque circonstance, ce qu'il nous est utile de leur paroître. M. l'abbé de Gua eut, en Italie, des amis illustres qui ne firent rien pour lui, & revint à Paris.

M. le comte de Clermont vouloit alors y fonder une Société des arts, & M. l'abbé de Gua lui fut présenté comme un homme qui joignant l'étude des sciences à celle des arts, honorerait cette société naissante. On doit regretter qu'elle n'ait eu qu'une existence éphémère, elle eût été à la fois utile aux sciences & aux arts; elle en fût devenue le lien, & eût servi en même temps à rendre plus sensible la ligne qui doit les séparer; car s'il est bon de les réunir, il ne faut pas en confondre les limites, de crainte qu'une théorie médiocre n'égare la pratique des arts, au lieu de l'éclairer, ou que le prétexte de chercher à rendre les sciences utiles, n'y substitue une charlatanerie facile, à l'activité laborieuse qui seule conduit à des découvertes.

En 1741, M. l'abbé de Gua entra comme géomètre dans l'Académie des sciences: l'année d'auparavant il s'étoit fait connoître par un ouvrage intitulé : *Usages de l'Analyse de Descartes*. C'est un traité de la théorie des courbes algébriques, qu'il sembloit avoir entrepris par le seul motif de prouver que non-seulement on peut, dans cette théorie, se passer du calcul différentiel, mais y employer même avec plus d'avantage les méthodes de Descartes. Aujourd'hui, ces disputes sur la supériorité d'une méthode ou d'une autre, ne nous paroissent plus que futiles; on fait que toutes les méthodes sont également bonnes en elles-mêmes, & qu'il faut préférer, dans chaque recherche,

tantôt

tantôt la plus simple & la plus courte, tantôt celle qui est la plus générale & la plus directe, suivant que l'on veut ou résoudre des questions particulières, ou étendre & perfectionner le système général d'une partie de la science. Mais si on considère en lui-même l'ouvrage de M. l'abbé de Gua, il est impossible de le lire sans y reconnoître une tête forte, féconde en idées & en ressources. On y trouve des théories simples & générales, présentées d'une manière nouvelle, presque toujours étendues ou perfectionnées, enfin rendues plus piquantes par des rapprochemens singuliers & inattendus. Telle est l'analogie des branches infinies des courbes & de leurs points singuliers, analogie que l'examen de leur équation fait découvrir en détail, mais que M. l'abbé de Gua déduit d'une seule proposition qui donne en même temps la théorie générale de la projection des ombres. On a reproché à ce livre quelques erreurs, mais presque aucun des ouvrages composés sur le même objet par les hommes les plus célèbres, n'est exempt de ce reproche; & il est juste d'observer de plus que ce sont moins de véritables erreurs que de simples distractions qui, dans le nombre souvent très-grand des combinaisons possibles qu'il faut examiner successivement, en ont fait négliger quelques-unes.

Des recherches sur la géométrie des solides, présentées dans le même temps à l'Académie par M. l'abbé de Gua, renfermoient plusieurs propositions nouvelles & remarquables par l'élégance de leur énoncé ou la difficulté de les démontrer. Ces recherches alors restées manuscrites, forment la plus grande partie des mémoires qu'il a publiés depuis vers la fin de sa vie.

Le volume de 1741, contient deux de ses mémoires sur la manière de reconnoître la nature des racines des équations. Il examine dans le premier, la règle d'après laquelle Descartes détermine le nombre des racines positives ou négatives des équations, où elles sont toutes réelles. Cette règle contestée par plusieurs hommes célèbres

Hist. 1786.

qui avoient mal entendu le sens de Descartes, n'avoit encore été démontrée par personne; M. l'abbé de Gua en donna une démonstration générale & rigoureuse, qui justifia Descartes. En lisant ce que cet illustre philosophe avoit dit dans sa Géométrie, on est étonné que le vrai sens de ces passages ait échappé à un homme tel que Fermat, quoique malheureusement l'injustice de Descartes envers son rival, en puisse donner une explication suffisante pour ceux qui connoissent un peu le cœur humain. On est plus surpris encore, lorsqu'on voit, après la réponse de Descartes à l'objection de Fermat, cette inculpation reparoître pendant plus de quatre-vingts ans; tant, même en géométrie, une imputation injuste hasardée une fois, est difficile à détruire.

Le second mémoire de M. l'abbé de Gua, a pour objet de donner une règle qui apprenne à reconnoître dans une équation, le nombre des racines réelles ou imaginaires, & parmi les premières, celui des racines positives ou négatives. Mais dans la règle de Descartes, applicable aux seules équations où toutes les racines sont réelles, il suffit de connoître le signe des coefficients de tous les termes de l'équation. Dans celle de M. l'abbé de Gua, on a besoin de résoudre une équation d'un degré immédiatement inférieur, ou du moins de faire sur cette équation & sur des équations analogues de degrés toujours moins élevés, une suite d'opérations longues & compliquées.

Ce défaut tient peut-être à la nature de la question même, du moins nous ne sommes pas en droit de l'attribuer à la méthode qu'a suivie M. l'abbé de Gua, puisque aucun géomètre n'a pu jusqu'ici donner des règles plus simples. C'est en examinant la figure des courbes paraboliques, telle qu'on la déduit de la forme de leurs équations, que M. l'abbé de Gua est parvenu à trouver ces règles générales. Ces méthodes, où l'on emploie des considérations géométriques pour résoudre ou pour éclaircir des questions d'analyse, sont peut-être aujourd'hui trop

négligées par les géomètres. L'analyse algébrique & la géométrie sont deux instrumens différens, dont chacun peut avoir ses avantages & ses inconvéniens, qui peuvent se suppléer l'un à l'autre, s'aider mutuellement, se diriger ou se corriger réciproquement, & qu'il seroit utile de savoir manier avec une égale facilité.

On trouve à la tête du même mémoire une histoire de la théorie des équations, où l'auteur a réuni une grande érudition à une critique éclairée; il y venge encore Descartes de l'injustice de Wallis, qui semble n'avoir écrit son histoire de l'algèbre, que pour faire honneur à son compatriote Harriot, de toutes les découvertes de Viète & de Descartes.

Descartes, dont le sort fut d'avoir successivement pour détracteurs & pour partisans les gens à préjugés & les hommes éclairés, mérite que la reconnaissance de tous les savans, de tous les amis de l'humanité, veille éternellement sur sa gloire. C'est à son application de l'algèbre à la géométrie, à sa méthode de résoudre les problèmes par la recherche des formes analytiques auxquelles il faut ramener leurs équations, que nous devons la révolution qui s'est faite dans les mathématiques, & par une suite nécessaire, dans toutes les sciences naturelles. Si parmi ses contemporains, d'autres géomètres ont eu un génie égal, aucun ne l'a signalé comme lui par des découvertes dont tous les siècles doivent sentir à jamais l'heureuse influence. Il faut donc savoir quelque gré à M. l'abbé de Gua, de son zèle pour la mémoire d'un de nos plus grands hommes; tant d'autres semblent ne rendre justice au génie qu'à proportion de la distance où la Nature l'a placé de leur pays & de leur siècle!

En 1745, M. l'abbé de Gua demanda & obtint le titre d'adjoint-vétéran. Dans une discussion élevée à l'Académie entre lui & un de nos anciens confrères, il eut le malheur de montrer une vivacité que malgré la juste estime de la Compagnie pour ses talens & son caractère, elle ne put s'empêcher de désapprouver. Quelque temps après, il

se présenta pour une place d'Associé alors vacante ; un autre lui fut préféré , & par une délicatesse exagérée , sans doute , M. l'abbé de Gua crut devoir solliciter la vétéranee avec le titre dans lequel il lui paroissoit que ses confrères vouloient le confiner. Il lui en coûta pour relâcher ainsi les liens qui l'unissoient à un corps auquel il étoit attaché avec la force que son caractère donnoit à toutes ses affections , & cette espèce de séparation qui cependant n'étoit pas absolue , fut à la fois une perte pour les sciences & un malheur pour lui. Dominé par son imagination , un peu porté vers les opinions extraordinaires , il avoit besoin que les conseils de ses confrères empêchassent son talent de s'égarer , & l'obligeassent de suivre les routes où il pouvoit l'employer utilement pour sa gloire & pour le progrès des sciences,

Ce fut à peu-près vers le même temps , que les libraires qui avoient le privilège de la traduction de l'Encyclopédie angloise , s'adressèrent à lui pour présider à la correction de ce qui étoit défectueux dans l'ouvrage de Chambers , & aux additions que de nouvelles découvertes rendoient nécessaires. Il étoit difficile qu'il ne s'élevât des discussions fréquentes entre un savant qui n'envisageoit dans cet ouvrage qu'une entreprise utile au perfectionnement des connoissances humaines ou de l'instruction publique , & les libraires qui n'y voyoient qu'une affaire de commerce. M. l'abbé de Gua , que le malheur n'avoit rendu que plus facile à blesser & plus inflexible , se dégoûta bientôt , & abandonna ce travail de l'Encyclopédie. Mais il avoit eu le temps d'en changer la forme ; ce n'étoit plus une simple traduction augmentée , c'étoit un ouvrage nouveau , entrepris sur un plan plus vaste. Au lieu d'un Dictionnaire élémentaire des parties des sciences les plus répandues , les plus usuelles , ouvrage utile en lui-même & qui nous manque , M. l'abbé de Gua entreprit de réunir dans un dépôt commun , tout ce qui formoit alors l'ensemble de nos connoissances. Il avoit su de plus

intéresser au succès de ce travail, & engager à y concourir plusieurs hommes célèbres dans les sciences & dans les lettres, M.^{rs} de Fouchy, le Roy, d'Aubenton, Louis, de Condillac, de Mably; enfin M.^{rs} d'Alembert & Diderot, à qui depuis nous avons dû ce monument si honorable pour notre nation, & pour notre siècle. Si M. l'abbé de Gua n'a point eu de part au mérite de l'exécution, celui d'en avoir eu la première idée lui donne des droits à la reconnaissance des savans: ils connoissent toute l'utilité de cette espèce d'inventaire de nos connoissances, si propre à en faire sentir l'étendue & les bornes, les liaisons & les besoins; & ne sont point blessés des défauts que doit renfermer un ouvrage destiné par sa nature, à se perfectionner à chaque génération, & à paroître toujours très-imparfait aux hommes supérieurs dans chacune des parties qu'il embrasse.

Bientôt après, M. l'abbé de Gua s'occupa d'un projet non moins utile au progrès des sciences; projet exécuté depuis sur un plan moins étendu, en France & en Italie; c'est celui d'un recueil destiné à publier périodiquement tous les ouvrages que les savans auroient voulu y insérer, & que le rédacteur en auroit jugés dignes. Répandre plus promptement & sur un plus grand espace, toutes les découvertes, tous les essais, toutes les vues, toutes les observations; procurer à tous les savans l'avantage réservé aux membres des Académies, de pouvoir insérer leurs ouvrages dans un recueil connu de toutes les nations; offrir aux jeunes gens un moyen facile & prompt de se faire connoître, & souvent d'apprendre à se connoître eux-mêmes; établir dans l'empire des sciences, plus d'indépendance & d'égalité, en diminuant le besoin qu'ont ceux qui entrent dans la carrière, d'y paroître sous les auspices d'un nom déjà célèbre; tels étoient les avantages du projet de M. l'abbé de Gua. Mais il avoit placé la philosophie abstraite & l'économie politique au rang des sciences admises dans son recueil; il croyoit que toutes les connoissances humaines qui s'acquièrent par le raisonnement, le calcul & l'obser-

vation, perdent à être trop séparées, que c'est même de leur réunion qu'on doit attendre leurs progrès les plus étendus & les plus utiles. C'étoit le principe que Léibnitz avoit suivi, lorsqu'il traça pour le premier roi de Prusse, le plan de l'Académie de Berlin; mais ce principe parut dangereux en France, même quarante ans après, & M. l'abbé de Gua qui tenoit à ses idées & qui avoit le malheur commun à tous les hommes de courage, d'avoir besoin d'être convaincu pour céder, aima mieux abandonner son projet que d'en retrancher des parties qui n'en étoient pas à ses yeux les moins importantes.

Dans le même temps, il avoit été obligé de faire quelques traductions pour suppléer à la modicité de sa fortune, & ce parti étoit sage. Il en est des ouvrages comme de beaucoup de places qui sont d'autant plus chèrement payées qu'elles exigent moins de talens, & la raison en est la même à quelques égards, c'est qu'elles ne procurent point d'autre récompense.

Nous ne parlerons que d'une seule de ces traductions, celle des dialogues d'Hilas & de Philonous, par l'évêque de Cloyne. L'objet de l'ouvrage est de prouver que les raisonnemens des philosophes sur l'existence de la nature des substances matérielles, sont vagues, souvent vides de sens; que le langage scientifique qu'ils y emploient, les conduit à des résultats inintelligibles ou contradictoires; qu'ils sont même à quelques égards moins avancés que le vulgaire, dont le langage grossier renferme moins d'équivoques; qu'enfin pour des êtres bornés à ne connoître immédiatement que leurs sensations & les idées qui en résultent, ce n'est pas l'existence des esprits, mais celle des corps qui est difficile à comprendre & à prouver. Si Berkley s'étoit contenté d'ajouter que notre conviction de l'existence & de la réalité des corps, ne peut être appuyée que sur la permanence que nous observons dans certains groupes de sensations, & la constante régularité des loix auxquelles sont assujettis les phénomènes successifs que ces groupes permanens nous

présentent, alors il eût presque autant étonné le vulgaire & n'eût pas blessé les oreilles des philosophes; mais quand il va jusqu'à dire qu'il ne peut exister de corps, quand il veut expliquer comment nos idées & nos sensations existent dans Dieu, comment nous les y voyons, & de quelle manière s'est opérée la création de l'univers matériel, alors si on le trouve encore quelquefois ingénieux & subtil, il est presque toujours chimérique & inintelligible.

Pour bien faire cette traduction, il ne suffisoit pas des qualités qu'on exige d'un traducteur ordinaire, il falloit être très-exercé dans toutes les subtilités de la métaphysique la plus abstraite: il falloit connoître toutes les finesses de la langue philosophique des deux idiomes, pour rendre facile la lecture d'un ouvrage où les raisonnemens les plus justes paroissent des sophismes, & où l'on est tenté de prendre pour des chimères, les vérités même qu'il renferme.

M. l'abbé de Gua fit graver à la tête du livre, une vignette très-ingénieuse. Un philosophe rit d'un enfant qui voyant son image dans un miroir, la prend pour un objet réel & cherche à la saisir, on lit au bas: *Quid rides! mutato nomine de te fabula narratur.....* & le traducteur rend ainsi, par une seule image, un système métaphysique tout entier.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans M. l'abbé de Gua qu'un philosophe occupé de projets & de travaux utiles, & un géomètre qui, dans un très-petit nombre d'ouvrages, a donné des preuves de ce talent original, si rare & si précieux pour les sciences, où il est souvent nécessaire qu'on ose s'éloigner des routes fréquentées. Il nous reste une tâche plus difficile à remplir, il nous faut parler de ses malheurs qu'il s'est attirés peut-être en partie, mais qu'il n'a point mérités, & qui n'ont montré en lui que des défauts dont on doit le plaindre, & des qualités qui doivent l'honorer.

Il s'imagina malheureusement, qu'en appliquant à des objets utiles au gouvernement, ses talens & les connois-

fances très-variées & très-étendues qu'il avoit acquises ; il pourroit, appuyé par une protection très-puissante que ses amis lui avoient procurée , s'avancer dans le chemin de la fortune, jusqu'à lors fermé pour lui.

Mais il fuffit de lire les Mémoires qui renferment les projets, pour voir combien l'art de réussir lui étoit étranger, & l'eût-il connu dans la théorie, il n'est pas vraisemblable qu'il eût jamais ni pu ni voulu le pratiquer ; il ne favoit ni tromper, ni paroître dupe, ni attendre, ni souffrir.

Son premier projet avoit pour but de perfectionner le travail par lequel on ramasse l'or mêlé au sable de plusieurs rivières de Languedoc & du pays de Foix ; de chercher, soit dans leur lit, soit dans les campagnes voisines, les dépôts les plus riches qu'elles peuvent avoir formés, ou la mine dont elles ont détaché l'or qu'elles entraînent depuis tant de siècles. Content de voir son projet adopté à moitié, oubliant qu'il ne devoit cette demi-réussite, ni à la conviction, ni à l'amitié du ministre, mais à la nécessité de paroître bien intentionné pour lui, il se chargea imprudemment d'un premier essai, n'eut point de succès, fit une chute de cheval, qui, après l'avoir rendu impotent plusieurs années, ne lui permit jamais de marcher qu'avec peine, & il n'obtint enfin que des reproches pour récompense de son zèle & pour dédommagement de son malheur.

Un projet qu'il fit ensuite sur les emprunts en général, & en particulier sur les emprunts par loteries, n'eut pas un succès plus heureux : il ignoroit combien il trouveroit d'hommes intéressés à écarter un géomètre connu pour avoir de la probité & du courage. Comment se donner devant lui la réputation de grand calculateur, quand on possède, pour toute science, la routine de l'arithmétique ? comment espérer de lui cacher cette adresse perfide qui fait, en trompant à la fois les pontes & les banquiers, réserver pour l'inventeur du jeu un avantage secret d'argent ou de crédit ?

D'ailleurs,

D'ailleurs, M. l'abbé de Gua, incapable de dire ce qu'il ne pensoit point, & fidèle aux devoirs d'un citoyen, commençoit tous ses Mémoires sur les loteries, par avouer qu'elles sont un jeu de hasard auquel on fait jouer à la fois une nation entière, & un impôt déguisé; impôt d'autant plus onéreux, qu'on doit le regarder comme égal, non au profit de la loterie, mais aux pertes réelles qu'elle fait essuyer aux joueurs.

Sans doute quelques-uns d'entr'eux se retirent du jeu avec plus ou moins de gain, mais ce profit ne doit pas plus entrer en compensation des pertes, que les frais de perception d'un autre subside, qui sont aussi un profit pour les hommes chargés de le lever. Une loterie est donc un de ces impôts pour lesquels la nation paye beaucoup, & qui ne font entrer dans le trésor public qu'une foible partie de ce qu'elle a payé.

Ce qui rend plus singulier peut-être le goût de M. l'abbé de Gua pour les loteries, & peut l'excuser en quelque sorte d'en avoir proposé une, c'est qu'elles lui avoient fait beaucoup de mal.

Étant jeune, il y avoit gagné une somme assez considérable, & dans une circonstance où il avoit tenté cette ressource, uniquement parce qu'elle étoit la seule qui lui restât pour éviter le malheur de retourner dans sa province, & d'abandonner la capitale; il y mit ensuite par reconnaissance, imagina bientôt qu'il seroit possible de jouer ce jeu avec avantage, d'après l'observation de causes d'inégalité réelles, mais trop foibles pour que l'on puisse en déterminer l'influence, ou en profiter, & finit par y perdre beaucoup.

Ce n'est pas la seule fois qu'il ait abusé, & toujours à son désavantage, de l'opinion, d'ailleurs très-fondée, qu'il est possible, d'après l'observation des faits passés, d'y saisir une loi, & de prévoir les évènements futurs, avec quelque probabilité: il lui arriva de donner des conjectures sur quelques phénomènes météorologiques, presque pour

des prédictions ; elles manquèrent , & l'opinion exerça contre lui une sévérité très-rigoureuse. Nous avons vu depuis le même public pardonner à leurs enthousiastes , des chimères qui étoient bien éloignées d'avoir un fondement aussi réel , & dont ils n'avoient pas même le foible mérite d'être les inventeurs ; mais ce n'est jamais pour les fautes des hommes d'un talent réel , que l'opinion fait avoir de l'indulgence.

Livré à de vaines espérances , M. l'abbé de Gua s'occupoit peu du soin de ménager une fortune très-modique , & un procès absorboit encore la plus grande partie de son revenu. Frappé de l'idée qu'il avoit essuyé une injustice dans le partage des biens d'un de ses frères , il voulut en poursuivre la réparation , & ce sentiment l'emporta sur son véritable intérêt. Pouvoit-il en effet se dissimuler que par un malheur commun à plusieurs nations , & même aux nations de l'Europe les plus éclairées , il en coûte pour défendre ou recouvrer une propriété d'une valeur médiocre , plus qu'il n'en coûteroit pour l'acheter ; que pour suivre un procès sans se ruiner , il faut être en état de se passer de l'objet qu'on réclame ; qu'un homme d'esprit , accoutumé à la discussion , capable d'un travail opiniâtre & continu , ne parvient qu'avec peine à entendre la loi qui doit le juger , & n'est pas sûr encore que ses juges voudront l'entendre de même ; qu'enfin , dans presque toutes les affaires , les deux parties gagneroient à sacrifier chacune la moitié de ses prétentions : aussi son expérience le força-t-elle bientôt d'avouer que des loix obscures & des formes compliquées , sont un impôt un peu moins volontaire & beaucoup plus onéreux que les loteries.

Cependant , au milieu de ses malheurs , il vit s'élever quelques jours sereins : en 1783 , quoique vétérans depuis trente-sept ans , l'Académie le choisit comme un des trois sujets qu'elle présente pour les places de pensionnaires ; cette marque d'estime qu'il reçut d'une compagnie qui

lui étoit toujours chère, fut pour lui un des événemens les plus heureux de sa vie.

Il reprit en un instant, malgré son âge & ses infirmités, son assiduité à nos assemblées, son ardeur pour la géométrie, son zèle pour les fonctions académiques; cette sensibilité, si touchante dans un vieillard que ses talens & sa pauvreté rendoient respectable, eut sa récompense.

Lorsqu'en 1785, le Roi créa deux nouvelles classes dans l'Académie, M. l'abbé de Gua fut pensionnaire dans celle d'histoire naturelle, science qu'il avoit long-temps cultivée: mais il ne jouit pas long-temps de cet avantage; chaque hiver il voyoit, depuis plusieurs années, ses forces s'affoiblir, & ses infirmités s'augmenter; enfin, le 2 Juin de cette année, une maladie assez longue termina ses souffrances & ses malheurs. C'est au milieu de l'Académie, où il s'étoit fait porter malgré sa foiblesse, qu'il ressentit les premières atteintes de cette maladie, & pendant toute sa durée, le seul sentiment qui l'occupât dans les momens d'espérance, étoit le desir de se retrouver au milieu de nous.

Il a institué pour son héritier M. l'abbé Martin, professeur de mathématiques à Toulouse, & connu par un ouvrage élémentaire très-estimable.

M. l'abbé de Gua avoit dans l'esprit plus de force que de flexibilité, plus d'originalité que de rectitude; il préféroit dans ses opinions ce qui étoit singulier, dans ses travaux ce qui s'écartoit des routes battues; il aimoit par goût tout ce qui exigeoit des efforts & de la patience, tout ce qui offroit des difficultés; il portoit même ce goût jusqu'à s'amuser dans ses délassemens à faire des anagrammes très-complicées, & une fois pour répondre à un défi, il composa un poëme assez long, en vers d'une seule syllabe. Sa conversation étoit plus piquante qu'agréable; il aimoit mieux discuter que causer, & il ne pouvoit plaire qu'à ceux dont l'esprit n'étoit ni fatigué par des raisonnemens subtils, ni rebuté par des idées extraordinaires. Son caractère

étoit franc, incapable de plier ou de souffrir l'ombre d'une injure; aisé à blesser, & difficile peut-être dans le commerce de la vie, il étoit capable d'une amitié vraie, courageuse, inébranlable. Ses malheurs n'avoient fait que donner à son ame plus d'élévation & de fierté; il falloit, pour qu'il permît de lui témoigner de l'intérêt, qu'il fût sûr qu'un sentiment d'estime en étoit le principe: ses amis n'osoient, même à l'aide des déguisemens que l'amitié fait inventer, essayer de lui rendre des services, dont, à la honte de ceux qui peuvent les offrir, les infortunés qui les reçoivent sont souvent excusables d'être humiliés; mais sa fierté n'étoit point de l'aigreur, sa pauvreté ne lui donnoit pas même l'idée de trouver injuste que d'autres qui avoient moins de droits, vissent les grâces où il auroit pu prétendre, s'accumuler sur leur tête; l'envie & la plainte étoient au-dessous de lui. Il avoit quelquefois exposé aux gens en place ses besoins & ses titres avec franchise, mais sans jamais chercher à émouvoir leur sensibilité sur son infortune. Enfin s'il a été un exemple du danger que courent les savans, en se livrant à de vaines idées de richesses & de projets politiques, il a mérité en même temps d'être un modèle pour les hommes qui, nés avec de l'élévation & du courage, ont à supporter la pauvreté & l'abandon; il souffrit avec résignation & avec noblesse, qualités qu'il est rare de réunir, parce que la résignation est difficile aux ames fortes & sensibles.

